

Le public souverain

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 7

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

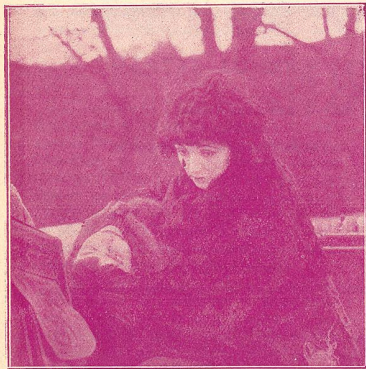
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ENFANT DES HALLES

au ROYAL-BIOGRAPH

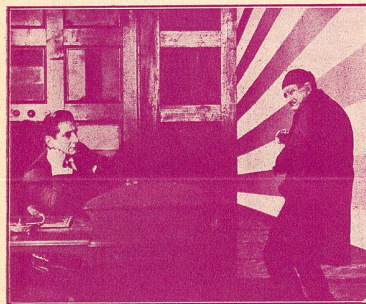
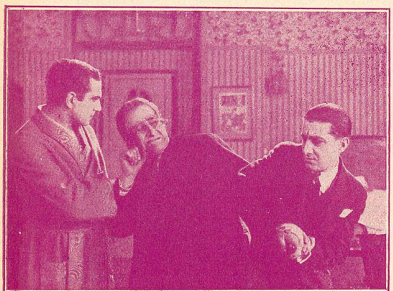
Grand film dramatique de René Leprince avec G. SIGNORET.



Au programme de cette semaine du Royal-Biograph, figure un des plus grands succès populaires de la cinématographie française, *L'Enfant des Halles*, grand film d'aventures dramatiques en sept parties, mise en scène de René Leprince, tourné sous la direction artistique de Louis Nalpas, interprété par Mmes Monique Chryso, Francine Musset, Lefevrier, Suzanne Bianchetti et MM. G. Signoret, Lucien Dalsace, Camille Bert, Blanche, Pierre Larry, Jean-Paul de Baer. *L'Enfant des Halles* est un drame moderne des plus poignants, qui nous fait assister aux aventures d'une malheureuse fillette devenue orpheline à la suite d'un accident terrible. Le hasard a placé sur son chemin un dangereux aventurier qui n'hésite pas à s'emparer de la petite abandonnée, mais, traqué par la police, le ravisseur abandonne cette dernière la nuit, au milieu des Halles. Elle est recueillie par un gamin de Paris, sans doute proche parent du Gavroche. Que vont devenir, au milieu des embûches de la vie, ces deux jeunes compagnons ?

La réalisation de René Leprince, toujours fort adroite, nous transporte dans les endroits les plus divers, évoquant tantôt de misérables taudis, tantôt des fêtes somptueuses remarquables par leur luxe et leurs nombreuses figurations. La soirée chez Mila Serena, le bal, les tableaux artistiques sont autant de scènes qui plairont aux amateurs d'action mouvementée. Signoret incarne, toujours avec son adresse coutumière, les deux personnages si différents de Peaudure et de Roméche, Suzanne Bianchetti s'acquitte avec talent du rôle de Mila Serena, perfide aventurière. Lucien Dalsace nous donne de Jean Belmont une création de tout premier ordre. Tandis que Francine Mussey, sa délicate partenaire, anime une très touchante Renée Marcadiou. Pierre Labry, amusant Marcadiou ; Blanche, un élégant des plus comiques, et Mlle Lefevrier interprètent trois rôles qui apportent une note de gaieté au milieu de l'action et contribuent pour une large part au succès de cette nouvelle production.

La Direction du Royal-Biograph attire l'attention du public que *L'Enfant des Halles* est un film présenté entièrement en une seule fois. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal-Suisse dont le Royal-Biograph et le Théâtre Lumen possèdent l'exclusivité pour Lausanne.



Le public souverain

M. Jean Chataigner écrit dans le *Journal* : J'ai soutenu ici — et le premier, je crois — que les chercheurs devaient être encouragés, mais que leurs découvertes techniques ne pouvaient être présentées à l'ensemble du public insuffisamment renseigné sur un art qui en est encore à ses débuts. Entre les désastreux essais de cubisme photographique, conçus par des cerveaux malades qui ont la prétention d'imposer leurs singulières conceptions et les tentatives curieuses et intéressantes des véritables maîtres du métier, les gens sérieux ont, depuis longtemps, fait leur choix. Le dadaïsme cinématographique n'est pas plus admissible que le dadaïsme littéraire.

Le bon sens ne saurait appuyer les théories qui tendent à prouver que dans une salle, sur cent personnes, il y a quatre-vingt-dix-neuf imbéciles, le seul intelligent faisant partie d'un de ces groupes bizarres où, paraît-il, l'esprit se serait réfugié.

Je répète que le public a très bien su faire modifier la manière des ciné-romans qui lui étaient offerts il y a quelques années. Il ne s'est pas livré à des manifestations bruyantes : il a simplement abandonné les écrans. Les directeurs ont dû réclamer pour lui et pour eux un changement de méthode. Et le ciné-roman connaît, maintenant, une vogue indiscutable. Il en sera de même pour les drames et les comédies. On exigera autre chose que la plate banalité, on l'obtiendra. On l'obtient déjà.

Quant aux réalisateurs de films qui voudront essayer de renouveler des genres qu'ils estiment périmés, il faut leur procurer le moyen de vivre et de montrer leurs travaux. D'où la nécessité absolue des salles spéciales.

Le Violon brisé

Comédie dramatique en 4 parties avec Reed Howes et Dorothy Mackaill, au Théâtre Lumen

Le milliardaire Jeremy Ellsworth, sentant venir sa fin, désire faire son testament. Il léguerait sa fortune à de bonnes œuvres, si son notaire ne lui rappelait que son fils unique, qu'il avait cessé de voir à cause de son mariage avec une violoniste, est mort en laissant deux orphelins : John et Béatrice ; il serait injuste de les punir de la faute du père. Le vieillard, touché, ordonne alors qu'on fasse venir ses petits-enfants auprès de lui. John Ellsworth a 24 ans, il est chef de chantier dans l'exploitation forestière de Mr Morley, au Canada. Il est particulièrement estimé de son patron dont il a sauvé la fille Constance

qui songe souvent à son sauveur, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu, celui-ci, pressé par l'heure, l'ayant en effet remise encore évanouie entre les mains paternelles. Béatrice, elle, vit avec son grand-père maternel, dans un quartier perdu de New-York ; elle est facilement retrouvée et vite installée chez le milliardaire.

Cependant, James Paddley, le secrétaire de Jérémie, a formé et mis en exécution un projet astucieux. Un de ses amis, complice, après s'être renseigné, ayant su que John ne connaît pas plus sa petite sœur que son grand-père Ellsworth, se fait passer pour John auprès du vieillard. Si la présence de la petite fille recueillie est douce au milliardaire, celle de son petit-fils le déçoit et le remplit d'inquiétude. Constance Morley, qui a voulu voir et remercier son sauveur, est désillusionnée aussi. Et voilà qu'après un scandale provoqué au club par l'aventurier, Jérémie est frappé d'une attaque et meurt. Au fond du Canada, la nouvelle du bûcheron John Ellsworth héritant le milliard de son grand-père est apportée par la presse. Morley et son chef de chantier devinent toute une machination. Ils se rendent auprès du faux Ellsworth et ne tardent pas à le démasquer. Béatrice reconnaît son vrai frère à un portrait trouvé dans le violon de sa maman que l'imposteur a brisé ; et Constance voit dans le jeune homme la réalisation du héros de ses rêves à qui elle avait secrètement voué ses sentiments de reconnaissance qui, elle s'en rend bien compte, n'étaient que les avant-coureurs d'un grand amour.

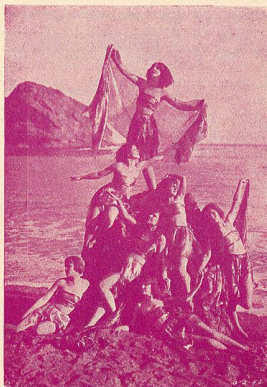
LA GOSSELINE

Grand film de Louis FEUILLADE, au Théâtre Lumen

Mistenflute, la divette dont tout Paris s'était enjoui, la créatrice de la *Java*, avait trouvé sur les coussins de sa limousine, un soir, au sortir du spectacle, une fille emmaillottée. Elle l'avait adoptée et surnommée *La Gosseline*.

L'enfant a cinq ans aujourd'hui. Elles se séparent pour la première fois. *La Gosseline* va passer ses vacances à la campagne, ayant bien soin de ne pas oublier, parmi les jouets qu'elle emporte, son phonographe. Son arrivée cause une petite révolution chez la cousine, Irma Pédozel, et chez son jeune fils, le candide Blaise, ainsi que dans tout le village. Bêtes et gens paraissent ébaubis devant l'élégance déléguée de la petite Parisienne, les poules et les oies en ouvrent des yeux plus ronds et les vaches elles-mêmes en ont un sourire de béat épatement. Seule, une vieille femme en a le cœur serré : *La Gosseline* lui rappelle en effet sa fille Hermance, enfiée depuis longtemps, sa fille que son père a juré de ne jamais pardonner... Mais le soir chasse toute mélancolie. Sous l'aiguille du phonographe, dans la maison de Pédozel, le disque de la *Java* tourne, éperdant sans arrêt dans la salle et, par delà les fenêtres ouvertes, jusque sur la place et sur la campagne, les ondes berceuses de la danse. La modeste Irma, le timide Blaise, poussés par le balancement du rythme, abandonnent toute retenue, tournent et virevoltent ; paysans et paysannes, sortis de leurs demeures, à leur tour, oscillent et se trémoussent en cadence, formant un ballet sans fin ; les maisons elles-mêmes ont l'air de suivre le branle, et les animaux, gagnés par le vertige, essaient des en avant-deux sur l'herbe des pâtures...

De nuit, tandis que l'orage fait fureur, on frappe à la porte d'Irma ; c'est Hermance, la fille prodigue, qui n'ose retourner au logis paternel. Elle a connu le malheur des filles séduites, elle a abandonné l'enfant de sa faute, elle se repent. Et soudain, elle aperçoit *Gosseline* ; elle reconnaît, en elle, sa fille à un signe sur l'épau. Ah ! que celle-ci ne sache jamais le crime de sa mère... Cependant *La Gosseline* s'est prise d'affection pour Hermance ; elle s'est mis en tête d'obtenir son pardon. Et, en effet, le père de la jeune fille se laisse attendrir par les gentilles supplications de l'enfant... Les vacances finies, *La Gosseline* ne sera pas séparée de celle qu'elle a aimée du premier coup si fortement, car Mistenflute, au courant de l'histoire, a pris Hermance à son service pour veiller sur *La Gosseline*.



Un tableau suggestif du Temple de Vénus.

La Flambée des Rêves

au MODERN-CINÉMA

Voici comment s'exprime M. B. dans la *Tribune de Genève*, au sujet de ce film qui passe cette semaine au Modern-Cinéma.

« Voici, enfin, ce qu'on peut appeler, autrement que par antiphrase, un « drame mondain ». Car, jusqu'à présent, au cinéma, le « drame mondain » ne se distinguait des autres qu'en ceci que les personnages y avaient figures d'apaches et de gigolottes et les salons aspect de mauvais lieux. Ici, rien de pareil et le goût éprouvé de M. de Baroncelli a donné au genre son vrai caractère. Le thème n'est pas nouveau, sinon en son dénouement qui nous fait voir une jeune femme amenée après une cruelle expérience, à l'amour d'un mari beaucoup plus âgé qu'elle et que son cœur s'était, jusque-là, refusé à aimer. Drame tout intérieur, concentré sur trois personnages, qui nous est raconté avec une vigoureuse sobriété, sans détours ni concessions. Et cela est très beau. L'auteur y a usé, avec bonheur, du langage propre au cinéma et de toutes les ressources de celui-ci. Ainsi dans la scène du bal masqué où il a tiré merveilleusement parti de la surimpression pour montrer sous les masques bouffons l'angoisse des vrais visages. De même que du mouvement précipité des images qui donne une vie extraordinaire à cette page de premier ordre. Cela est d'autant plus remarquable que M. de Baroncelli, poète méditatif, de tempérament, et peintre de plein air, nous avait habitués à un tout autre style. Et cette manière de se renouveler est d'un grand artiste. Artiste encore il se révèle dans l'ordonnance parfaite du décor, la grâce délicate des éclairages, enfin le rythme général de la bande qui marque un constant « *accelerando* » jusqu'au moment où, ayant atteint à son paroxysme, il s'apaise pour finir en émuovant « *alento* ». Oui bien, plus j'y songe et y réfléchis, voilà une œuvre « complète » et de haute et de noble qualité. Personne ne regrettera de l'avoir vue.

Trois personnages, ai-je dit, incarnés par Sandra Milowanoff, Charles Vanel et Eric Barclay, le Félicien du « Rêve ». Si ce dernier manque un peu, il faut bien le dire, à marquer la gouterie de son personnage, les deux autres jouent leurs rôles avec une perfection insurpassable. J'ai déjà dit quelle étonnante et délicate révélation avait été pour nous Mme Milowanoff depuis qu'abandonnant les minauderies du ciné-roman-feuilleton, elle s'était vouée à des interprétations plus dignes de son talent. »

THÉÂTRE LUMEN

Du vendredi 13 au jeudi 19 février, tous les soirs à 8 h. 30 et dimanche 15, en matinée à 2 h. 30, représentation donnée par Mlle A. Turcy, la grande vedette qui vient d'obtenir un triomphal succès à la Cigale, à Paris et au Cristal Palace, à Marseille et sa troupe dans *On y rit !... On ira !*, revue parisienne en 3 actes et un prologue de MM. A. Thevenet et Marc Cab, avec le concours de M. Bérardy, le talentueux comique auteur ; Gilson, fantaisiste (le Compère) ; Mlle Lucienne Aima, de l'Olympia (la Comère) ; Mlle C. Ricard, de la Cigale ; A. Garnier, du Casino de Lyon ; Mlle Ginette Myra, de la Gaité, Jeanne Villia, des Ambassadeurs ; Mlle Alice R., de l'Eldorado ; Mlle Odette Finah, de la Gaité ; la remarquable danseuse Mlle Djenny, de Bataclan, et le roi du rire Daunan, un désopilant comique qui plaira aux Lausannois et remplacera le regretté Géo ; chef d'orchestre M. Astruc. Au troisième acte, Mlle André Turcy se produira dans ses dernières créations. *On y rit... On ira !* est un spectacle qui peut être vu par chacun et n'a absolument rien d'immoral. Citons quelques scènes : « Par amour du sport » ; « La Consolatrice » ; « Le chasseur de chez Maxim » ; « Le sosie de M... » ; « Trois francs cinquante tout compris » ; « La chasse aux pigeons » ; « Fête de nuit » (sketch du Grand Guignol) ; « Bouffique aux bains de mer » ; « Les femmes protestent » ; « Ce sacré Paris » ; « Djim-Kana ».

Tous les jours, en matinée à 3 heures, spectacle cinématographique de tout premier ordre comprenant deux grands succès modernes : *Le Violon brisé*, superbe comédie dramatique en 3 parties, avec comme principaux interprètes, Rod Howes et Dorothy Mackaill. Puis le programme comporte encore *La Gosseline*, comédie humoristique en 3 parties, de Louis Feuillade, qui bénéficie de l'interprétation de la petite Bouboule, René Poyen (ex-Bout-de-Zan), Alice Tissot, Francine Mussey ; c'est une heure de spectacle divertissant assurée. Mentionnons encore *Un rude lapin !* succès de fou rire.

Cherchez-vous de bons COMBUSTIBLES ?

Adressez-vous à

Cuendet & Martin

Avenue de France, 22

Tel. 99.53

LAUSANNE

Annoncez dans L'Écran Illustré

BANQUE FÉDÉRALE

(S. A.)

LAUSANNE

Nous bonifions actuellement un intérêt de

4%

sur LIVRETS DE DÉPÔTS

Retraits sans préavis jusqu'à Fr. 1000 par mois.

Vous passerez d'agréables soirées à la Maison du Peuple (de Lausanne).

CONCERTS, CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES

Salles de lectures et riche Bibliothèque.

Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.

Faites de la Publicité dans L'ÉCRAN ILLUSTRÉ !